

Entretien familial avec Carl Whitaker

Deuxième partie

Dans notre dernier numéro, nous avons publié une première séance de thérapie familiale simulée avec Carl Whitaker.

Cet extrait provenait d'un séminaire de deux jours et demi donné, il y a quelques années, par Carl Whitaker dans le cadre de l'ancienne faculté de médecine au boulevard Saint-Germain à Paris.

Nous publions dans ce numéro-ci de résonances la deuxième séance simulée avec la même famille.

Appel téléphonique simulé

Carl Whitaker : Allo, bonjour.

Le père : Allo, docteur. J'ai parlé avec ma femme et nous avons décidé de venir vous revoir de nouveau.

C.W. : Vous voulez dire que c'est elle qui a décidé que vous vouliez me voir ?

Le père : Nous avons parlé, j'aime bien discuter les décisions que l'on prend..

C.W. : Alors qu'est-ce que vous avez décidé, au sujet de vous-même, pas au sujet de ce qu'elle vous avait dit.

Le père : Mais, j'étais d'accord avec elle.

C.W. : Vous voulez dire que vous voulez bien venir ?

Le père : Oui, c'est cela.

C.W. : Est-ce qu'elle va être responsable de ce que vous dites ?

Le père : Excusez-moi docteur, mais je n'ai pas bien compris ce que vous dites.

C.W. : Est-ce qu'elle va être responsable de tout ce que vous dites ?

Le père : Il me semble que vous prenez cela pour un fait.

C.W. : J'étais très fatigué de vous voir comme son petit garçon la dernière fois, et j'espère que maintenant c'est fini.

Le père : Je ne comprends pas ce que vous dites.

C.W. : Ça m'inquiète encore davantage ! Est-ce que vous avez parlé avec les professeurs de votre fils ?

Le père : Non

C.W. : Pourquoi ?

Le père : J'ai déjà fait ça, et je n'ai aucun espoir. Ça ne servirait à rien.

C.W. : Vous n'avez aucun espoir pour lui ?

Le père : Pas pour une aide en tout cas.

C.W. : Je croyais que c'était eux qui avaient besoin d'aide ?

Le père : Je ne sais pas, ils sont censés enseigner, c'est mon fils qui a besoin d'aide.

C.W. : Je souhaiterais que l'un d'entre ceux qui ont des problèmes avec votre fils puisse venir avec vous la prochaine fois, si vous décidez de revenir, en dépit du fait que votre femme vous pousse un peu dans tous les sens.

Le père : Excusez-moi, en dépit de quoi ?

C.W. : En dépit du fait que c'est votre femme qui vous dit comment vous comporter.

Le père : Si vous pensez que c'est nécessaire je vais essayer.

C.W. : Est-ce que vous avez parlé avec le reste de la famille pour savoir s'ils souhaitent venir ou pas ?

Le père : Oui, avec ma mère, et avec mes enfants

C.W. : Est-ce qu'ils pensent qu'il vaut la peine de venir ?

Le père : Oui, ils ne sont pas contre.

C.W. : Je pense qu'il me faudra un consultant la prochaine fois.

Le père : Que voulez-vous dire ? Est-ce que vous devez aussi amener votre famille ?

C.W. : Oui, c'est une idée ! Si je considérais avoir besoin d'une thérapie je demanderais à ma femme de venir. Mais je n'ai pas encore décidé si je vais commencer, je suis trop âgé.

La mère : Je ne vois pas, docteur, pourquoi vous dites que je dicte tout ce qu'il faut faire à mon mari ? Qu'est-ce qui peut vous faire dire cela ?

C.W. : Je suis très désavantagé par rapport à votre mari ; je suis bien content de ne pas être bavard.

La mère : Tout ça, c'est des réponses, et tout ça, c'est des



**aroles, mais finalement, pour
endre un rendez-vous, c'est
aiment compliqué, je ne sais pas
que l'on va faire.**

W. : Ce que vous voulez, il s'agit
otre vie et pas de la mienne.

**e père : Quoi qu'il en soit, nous
ons envie de revenir et de vous
ir encore une fois pour voir...**

W. : OK. Vous allez voir un de ses
hologues de l'école, ou un de ses
esseurs qui a des difficultés avec
t vous l'amenez avec vous...

**a mère : Ecoutez docteur, ça suffit,
n a déjà téléphoné pendant des
eures pour amener ma belle-mère,
uis mes parents, maintenant le
ychologue de l'école, je trouve
aintenant un consultant pour
us, je trouve que cela n'en finit
us, c'est invraisemblable.**

W. : Ça ne fait rien... Si vous
ngez d'avis appelez-moi.

**e père : Juste un moment, docteur,
a femme s'est un peu énervée.**

a mère : Pas du tout...

**e père : Oui, mais je pense qu'il y
un professeur de mon fils que je
ourrais appeler, et qui pourrait
nir...**

W. : Peut-être votre femme
rrait-elle choisir le professeur et
s demander de l'appeler. Et
uite elle pourrait décider de
nir et vous demander de me
phoner ?

**e père : C'est une bonne idée, je
is vous rappeler. Bye.**

W. : Au revoir. (A la salle) Nous
ns besoin d'un professeur pour
atient, enfin un professeur du
ent.

ouvel appel téléphonique simulé

**e père : Oui, bonjour docteur, j'ai
arlé au professeur de mon fils, elle
ut bien venir.**

W. : Merveilleux, quand ?

e père : Cet après-midi ?

W. : Pas en début, je joue au golf

e père : A 4 heures ?

W. : OK.

a famille simulée entre en séance.

arl Whitaker accueille chaque

*participant. Il sort un disque en
éponge de sa veste et le lance, le
patient désigné le rattrape et le met
sur sa tête comme un chapeau.*

C.W. : Madame, si vous voulez bien
écouter, je dois parler avec ma
consultante de ce qui s'est passé
auparavant, afin qu'elle puisse
m'aider. A la consultante : C'était un
début très difficile, nous n'avons pas
vraiment commencé. C'est le fils
d'abord qui m'a appelé, j'avais
décidé qu'il était une sorte d'arrière
grand-père dans cette famille. Il ne
me l'a pas dit, mais je l'ai appris plus
tard : c'est son père qui avait
demandé qu'il appelle. Il téléphonait
car ses parents étaient vraiment très
mécontents à son égard. Je lui ai dit
que je ne le verrais pas sans la
famille et que son père devait me
téléphoner. Le père a téléphoné et
nous avons beaucoup discuté sur le
fait que j'avais besoin de voir sa
belle famille mais ils étaient en
vacances et j'ai dit que j'allais
attendre. Ensuite j'apparis que son
père à lui était mort et que sa mère
est loin dans un hospice...
(La mère l'interrompt).

**La mère : Est-ce qu'il est très
important de raconter tout ça ?**

C.W. (continue de parler à son
consultant) : Et en discutant avec le
père j'ai découvert qu'il y avait deux
autres enfants dans la famille, un
garçon de dix ans et une fille de
onze ans, quelque chose comme ça.
Pendant que je parlais au père au
téléphone, la mère commença à
s'énervier. Elle était en train de
souffrir beaucoup et elle essaya de
me faire prendre le relais en disant
que c'était moi qui l'énervais. Je leur
ai dit que j'avais le sentiment qu'il y
avait peu de chance de réussite
pour la thérapie, si tout le monde
ne venait pas. Et finalement nous
nous sommes tous rencontrés. J'ai
comme à mon habitude essayé de
voir comment ça se passe à
l'extérieur. Le père s'est montré très
passif. Il ne voyait pas trop ce qui
clochait avec son fils, sauf qu'à
l'école ça ne marchait pas très bien.
Je l'ai taquiné un petit peu en lui



disant qu'il était le petit garçon de sa
femme, mais je ne suis pas sûr qu'il
ait compris. Alors j'ai parlé avec sa
mère à lui et elle était très présente
à ce qui se passait et en souffrance
avec les autres grands-parents. Il a
fallu que j'arrête maman plusieurs
fois car elle essayait d'accaparer la
place de bouc émissaire.

Et je taquinais le père parce que la
mère avait guidé physiquement son
fils à la place où il devait s'asseoir. J'ai
réorganisé les places pendant la
séance pour que le père soit assis
entre sa mère et sa femme (Le fils
lance le disque en éponge à Carl
Whitaker qui, imperturbable le lui
renvoie à son tour) et enfin il y a eu
un peu de mouvement. La mère de
la mère pensait que c'était une
bonne famille et que rien n'allait
mal. La mère du père était encore
en deuil de son mari mort il y a
vingt ans. Quand j'ai parlé avec le
petit garçon, il m'expliqua que la
mère du père était mise dehors et
que ça lui a fait penser qu'ils avaient
envie qu'elle meure. J'ai commencé
par re-définir la scène familiale en
montrant qui était marié avec qui
psychiquement. Par exemple, j'ai fait
des projets pour que le garçon de
onze ans épouse sa mère et pour
que le père qui était en train de
mourir psychologiquement, puisse
enfin partir et qu'ainsi, sa mère
devenue libre, il puisse retourner
vivre chez ses parents. Ou bien son
père et sa mère pourraient être

« *Touche pas
à la femme
blanche* ».

réunis dans la mort. Nous avons arrêté la séance pour qu'il décide s'il voulait vraiment faire une thérapie.

La mère (tente d'interrompre Carl Whitaker) : *Ecoutez, docteur, il faudrait quand même parler du patient, et puis du professeur...*

C.W. : Une minute s'il vous plaît. Ils m'ont rappelé une semaine plus tard et j'ai senti que le père n'avait pas bougé d'un centimètre dans sa dépendance, alors je les ai taquinés un petit peu plus, j'ai demandé qu'ils viennent avec un professeur de l'école et j'ai dit que j'avais besoin de vous car c'était très décourageant, tous ces efforts. Alors j'ai besoin de vous très sérieusement pour savoir s'il vaut la peine d'essayer d'aider cette famille, s'il n'est pas plus prudent de les laisser continuer tout seuls pendant un moment, jusqu'à ce que leur angoisse monte. (A la famille) : Je parle aussi avec vous bien sûr. (A la consultante mais cette fois tourné vers la famille) : Le père semble troublé que son fils ne travaille pas à l'école. Mon impression est que le fils travaille mal à l'école parce que sa mère avait besoin qu'il la materne à la maison. (Au professeur) : Vous pouvez me dire quelque chose de la situation à l'école ?

« Friture sur la ligne ».
137 x 97 cm



Le professeur : *Je suis professeur de français de ce jeune homme, et avec moi il n'est pas difficile, ce n'est qu'avec mes collègues qu'il l'est. Il fait des devoirs très intéressants, il a plein d'imagination.*

C.W. : Est-ce que vous avez l'impression qu'il se sert de vous comme mère ?

Le professeur : *Je n'y avais jamais pensé.*

C.W. : Bon, il me semble qu'il a des problèmes, parce que sa propre mère est très concernée par le fait qu'il faut qu'elle soit la mère de son propre mari.

Le professeur : *Ah...*

C.W. : C'est presque comme s'il y avait un renversement. Son mari est devenu son fils, et son fils en grandissant devient son intime...

Le professeur : *Ah...*

C.W. : Est-ce une intimité réelle ou une intimité symbolique ? Ce n'est pas clair pour moi...

Le professeur : *Ce que je sais, c'est que ce sont de bons parents, de bons parents... Si tous les parents étaient comme ça...*

C.W. : Moi, je suis très soulagé de ne pas voir beaucoup de parents comme cela. C'est une très grande responsabilité pour leur fils aîné...

Le professeur : *Ah... Mais ils se dérangent aux réunions, ils viennent voir les professeurs tous les deux, cela paraît un si bon ménage...*

C.W. : Si nous décidons de continuer la thérapie, est-ce que vous pouvez revenir ?

Le professeur : *Oh oui...*

C.W. : Bon, c'est merveilleux. Au père : Vous pouvez me dire ce qui se passe avec vous maintenant...

Le père : *Je suis assez énervé de la façon dont vous parlez avec le professeur de mon fils, de ce qui se passe.*

C.W. : Cela m'inquiète un peu, parce que j'ai l'impression que si vous ne supportez pas ce qui se passe jusqu'ici, il vaut mieux ne pas continuer...

Le père : *C'est une drôle de psycho-*

thérapie, ce n'est pas la question de ce que je ne peux pas supporter, mais enfin cela me dérange.

C.W. : Bon, le but de la thérapie, c'est de semer la confusion dans la famille à un point tel qu'ils puissent se prendre en main eux-mêmes et résoudre leurs problèmes de leur propre chef.

Le père : *Ce n'est pas ce que l'ami qui connaissait quelque chose à ce propos m'a raconté...*

C.W. : Moi, je n'essaie pas d'aider votre ami, c'est vous que j'essaie d'aider...

Le père : *Et si ça compte plus, vous auriez pu préparer les choses avec votre consultant à l'avance, plutôt que de me faire perdre du temps ici...*

C.W. : Ce qui m'intéressait, c'était que vous entendiez ce que je disais au consultant, et pas le fait que la consultante pouvait avoir de l'information un peu secrète à votre égard... Moi, j'espère aussi que, si je ne fais pas des choses derrière votre dos, vous et les autres membres de votre famille allez arrêter de faire les choses derrière le dos des uns et des autres... Tout le pouvoir de la famille vient du fait que l'on est honnête et fâché les uns avec les autres ouvertement...

La mère (de la mère) : *Docteur, excusez-moi de prendre la parole... Mais il me semble que certaines choses ne doivent pas être dites à tous les membres de la famille... C'est un principe d'éducation et de bonne société.*

C.W. : Je sais... C'est pour cela que je m'inquiète au sujet de votre famille. J'ai demandé à la consultante si elle pense qu'il vaut mieux que la famille change, ou s'il vaut mieux laisser continuer les choses comme elles sont maintenant. Je ne voudrais pas essayer d'aider, si les choses pouvaient s'empirer au lieu de s'améliorer. (A la consultante) : Voulez-vous leur poser une question ?



Carl Whitaker

consultante : Pas pour le moment, i suffisamment d'information.

W. (au professeur) : Il y a des questions que vous voulez nous poser ?

e professeur : Je pense que tous les psychiatres sont complètement obsédés par ces histoires mère-fils, père-fils, etc. Mais enfin, on ne parle pas du tout du problème de l'étudiant, de notre...

W. : Peut-être vaut-il mieux continuer comme les choses sont maintenant... Si vous ne pouvez pas parler avec mon obsession, ben... commençons même pas...

a mère : Mais enfin, docteur, on est pas là pour vous soigner...

W. : Ah oui...

a mère : C'est inadmissible, enfin... Je pense déjà que, depuis le début de cette séance, vous parlez et nous devant nous, on dérange le professeur de l'école qui a bien l'obligance de prendre une heure particulière pour venir à toute séance... Les quatre enfants sont là, ils ont raté leur cours, mes parents, ma belle-mère, mon mari moi, enfin pour une heure de arlotte, ça ne change rien...

W. : Bon, alors, partons...

e père : Non, docteur...

W. : Vous allez aller contre votre mère...

e père : Non, nous vous payons et ors il faut qu'il sorte quelque chose d'ici, et vous devez nous

donner un conseil.

La mère : Une ordonnance...

C.W. : La meilleure ordonnance, c'est celle que votre femme vient d'utiliser... Elle pense que tout ceci est trop dérangeant, et que vous devez lui obéir et partir tous en famille. Il faudrait payer cette fois-ci, mais au moins, vous n'aurez pas à payer pour d'autres entretiens...

Le père : Mais je veux des conseils, pour savoir quoi faire avec mon fils...

C.W. : Il me semble que le problème n'est pas ce qu'il faut faire avec votre fils, mais comment calmer les angoisses de votre femme...

Le père : Elle s'énerve vite, c'est son tempérament... Elle a un tempérament latin...

La mère : Mais il y a de quoi s'énerver...

C.W. : Absolument.

Le père : Qu'est-ce que voulez dire tout de suite, avec cette histoire de parler derrière le dos de chacun dans la famille...

C.W. : Vous voulez dire que vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

Le père : Non, sûrement pas.

C.W. : Vous avez dit à votre fils de m'appeler, vous n'en n'avez pas parlé à votre femme... J'étais très fier de vous, parce que depuis vous ne faites pas des choses comme ça.

Le père : Mais j'étais sur le point de lui raconter, si c'était nécessaire.

C.W. : Moi, je pensais qu'elle allait être fâchée avec vous pour de bon à cause de ça. Il faut toujours demander la permission à sa mère avant de parler.

La mère : Ça commence à être assez injurieux cette histoire.

C.W. : Ah voilà, c'est de ça qu'il s'agit... La psychothérapie.

Le père : Vous avez une façon un peu irritante de travailler...

C.W. : C'est pour cela que j'ai suggéré que, peut-être bien, votre femme a raison, et qu'il vaudrait mieux partir maintenant... La famille est tellement dérangée qu'il faut qu'ils parlent derrière le dos des autres...

Le père : Je ne suis pas d'accord avec vous...

C.W. : Ah, ça m'encourage. Est-ce qu'il vous arrive d'être en désaccord avec votre femme ?

Le père : Oui, il arrive que de temps en temps on ait des petites discordes...

Le professeur : Je peux dire deux mots... Je voudrais dire aux parents que je ne répéterai rien de tout ce que j'entends à mes collègues, et la deuxième chose, je voudrais leur dire aussi, que c'est dur pour eux, mais je crois que cela vaut le coup de continuer... C'est un brave homme au fond, je crois.

C.W. : Merci... Est-ce que vous avez peur, parfois, que le père vous prenne peut-être vous aussi pour sa nouvelle mère ? Si son fils vous estime tant. Et lui même est un petit peu le fils de sa mère, donc il va peut-être vous choisir pour sa mère à lui...

Le professeur : Il est vrai qu'il est charmant, mais je n'ai jamais pensé à cela.

C.W. : Mais il me semble que son fils est très attaché à vous, et je pense que, ça, c'est merveilleux. Et j'espère que, si vous continuez à venir à la thérapie, nous allons pouvoir vous rassurer : vous n'irez plus vous immiscer dans d'autres difficultés.

La grand-mère (la mère de la mère) : Docteur, je dois vous dire que je comprends. Moi-même je suis dépaysée, je ne suis pas habituée du tout à ce genre de soins... Mais je dois vous dire, nous venons d'en parler... Nous ne voulons pas répéter une expérience ancienne. Nous n'en avons pas parlé jusqu'à présent... Un oncle de notre côté... N'était pas vraiment bien dans la famille...

C.W. : Et est-ce que votre fille était obligée d'aller dans un hôpital psychiatrique ?

La grand-mère : Il nous a pris beaucoup de notre temps et de notre vie, c'est vrai... Ma fille s'est occupée de lui, elle m'accompagnait...

C.W.: Est-ce qu'elle était à l'hôpital?

La grand-mère : Finalement il est allé à l'hôpital...

C.W.: Ce n'est pas la question.

La grand-mère : Non, elle, elle m'accompagnait en visite voir son oncle.

C.W.: Mais elle n'est pas restée à l'hôpital.

La grand-mère : Non, ma fille n'est pas restée à l'hôpital...

C.W.: Je n'avais pas compris. Elle semble tellement énervée en ce moment, que j'avais des inquiétudes à son égard...

La grand-mère : Je pense que cette situation à propos de mon petit-fils a fait remonter beaucoup de souvenirs, et, comme nous n'avons rien pu faire pour cet oncle, ils l'ont laissé complètement tomber, rien n'a été fait... ils ont été impuissants... Je pense que nous sommes malheureux ici...

C.W.: J'étais inquiet, parce que j'avais l'impression que votre fille ne pouvait pas aller se faire câliner auprès de vous...

La mère : J'ai passé l'âge.

C.W.: Est-ce que vous vous êtes brouillée quand elle allait se marier?

La grand-mère : Nous avons toujours voulu le bien de notre fille... Et évidemment, les parents aimants souhaitent faire peur au gendre....

C.W.: Et vous n'aimez pas sa mère non plus, à lui...

La grand-mère : Oh... Et évidemment nous sommes de tempéraments différents.

C.W.: Je viens d'avoir une pensée folle. Est-ce que votre mari s'intéressait à l'autre grand-mère?

Le père : Mais quelle idée ! Non, pas du tout.

C.W.: Bon, j'ai des idées folles, mais ça, c'est un des problèmes avec la thérapie.

La mère (de la mère) : Je vois, il faut qu'on trie et que l'on choisisse les nôtres peut-être... Je ne comprends pas pourquoi toutes ces idées folles arrivent... Nous sommes une famille normale.

C.W.: Ça c'est ma formation. A la grand-mère paternelle : Madame, est-ce que vous avez eu l'impression que l'autre grand-mère pouvait avoir un peu de jalousie à cause de son mari et de vous?

Grand-mère : Oui, je pense que c'est possible, oui.

C.W.: Vous pensez que cela pouvait être une partie des difficultés entre votre fils et sa femme?

Grand-mère : Maintenant que vous me le dites c'est possible, je n'y avais jamais pensé avant.

C.W.: Oui, ces choses-là se passent un peu par dessous dans les familles, et parfois des enfants réagissent très mal.

Patient : Docteur, vous êtes en train de lui lancer des choses, et elle dit tout le temps oui, oui, oui, mais elle ne pense pas vraiment ce qu'elle dit.

C.W.: Moi, j'essayais de vous empêcher d'être obligé d'être le thérapeute de la famille, alors restez tranquille et reposez-vous.

Patient : Mais dans ce cas, ça l'aide, vraiment.

La mère : Quoi, quoi, qu'est-ce que c'est que cette histoire de thérapeute de la famille ? Il est malade, il ne parle pas, il est hargneux. Il entend des voix, il n'a pas sa tête, cela va s'aggraver.

Le père : Docteur, je suis un homme très très occupé, mais je suis un petit peu... Enfin, vous parlez d'un père qui doit prendre des responsabilités dans la famille...

C.W.: Non, moi je pensais juste avec

votre fils qu'il serait merveilleux que vous puissiez devenir un homme au lieu d'être un petit garçon.

Le père : Je ne suis certainement pas un petit garçon, je suis un mari...

C.W.: J'espère qu'il 'est clair pour vous que moi je ne suis pas d'accord. Vous pensez peut-être que vous êtes un homme, mais moi je pense que vous êtes un petit garçon. Et c'est pour cela que j'avais besoin d'un consultant.

Le père : Quelle est la relation entre les deux ?

C.W.: Ça va... Vous n'avez pas besoin de comprendre. En fait, je parlais, à travers vous, à votre fils.

Patient : Un instant, vous dites n'importe quoi. La dernière fois, vous avez dit que j'étais le père de mon père, ou le père de ma mère, je ne sais plus ce que vous avez raconté... Aujourd'hui vous dites que je suis le petit garçon... Il faut vous décider.

C.W.: Ça va, vous pouvez l'oublier. Bon, attendez une minute, je vais reparler avec la consultante, et puis il va falloir s'arrêter. Voilà ce qui s'est passé à peu près la dernière fois ; vous pensez qu'il y a des chances pour que l'on progresse utilement, ou il faudrait arrêter avant?

La consultante : Moi, je partage votre souci pour cette famille. Ce que je peux dire, c'est que ce sont des gens très bien... Ils sont très concernés les uns par les autres, et le professeur aussi est très concerné. Mais je crois que j'arrêtera là, parce que je ne vois pas comment ces gens pourraient utiliser ce que l'on pourrait leur apporter. Je crois que c'est vraiment, comme la maman de la maman l'a dit, une famille tout à fait normale, et vraiment très normale, et je ne vois pas ce que l'on peut faire. Ils sont tellement normaux que je pense que mon fils est en danger. Mais le problème réellement, c'est qu'ils sont trop normaux. Et que, pour le petit garçon décrit comme le

Carl et Muriel
Whitaker avec
Carlos Sluzki.





atient, ça doit être trop difficile.

W. : Bon, vous avez entendu
nsieur ce qu'ils ont dit (au père)
ense que la consultante à
aucoup de finesse. Je pense que la
lle pourrait peut-être se réunir
d'autres conférences sans un
apeute, et si dans six mois, ou
peu plus, vous décidez que vous
driez réessayer, téléphonez-moi...
is eu une autre idée folle...
t-être votre petit-fils et votre
e pourraient-ils se mettre en
nage ensemble, et peut-être
e maman peut-elle remettre sa
t à une autre date, mais tout ça
dépend que de vous.

**e père : Je suis content que vous
arliez de ça... de lui... Il est
llement inquiet à propos de notre
ariage que je crois que c'est
mportant pour lui...**

W. : Je ne m'inquiéterais pas ;
tôt il pourra aller à l'armée...

**e père : Même si vous l'avez fait
ar un moyen tout à fait original,
i quand même eu deux conseils
e vous...**

W. : Merci, au revoir
n de la simulation.

ny Elkaïm : J'aurais souhaité que
membres de la famille simulée
sent parler l'un après l'autre de
expérience.

ère du patient : Moi, je joue
vent le rôle des adolescents. Au
ut j'étais très triste, mais
dant la séance je pensais que
ait de bonnes choses, c'était
ux que n'importe quel film que
is vu auparavant. Et j'aurais
u que le thérapeute soit mon

père, parce qu'il m'a fait rire,
quelquefois. J'étais d'accord avec la
consultante sur le fait que nous
étions vraiment trop normaux. Et
je sentais que je ne pouvais pas
m'amuser dans la famille, parce que
c'est vrai. J'étais très inquiet de
façon intérieure. Et grand-mère
avait un certain sens de l'histoire
auquel je pouvais me rattacher. Et
lorsqu'elle était plus jeune, elle avait
un certain tempérament, et elle
m'a raconté beaucoup d'histoires.
J'étais donc impliqué, et cela me
rappelait les vieilles histoires que
ma grand-mère m'avait racontées.
Et je pensais que mon frère avait
peut être une chance... du moins je
ne l'aime pas quand il est fou,
troublé comme cela... Je pense que
la famille, maintenant, va parler
ensemble beaucoup plus qu'elle ne
l'a jamais fait.

La sœur : Oui, moi je suis émue, et
puis vers la fin j'étais très angoissée
par ce qui se passait, parce que le
père et la mère parlaient beaucoup,
et que je sentais mon père très en
difficulté. Quand Carl, hier soir, nous
a dit de réfléchir, et ne pas parler de
tout ça... Et on se retrouve
demain... Je me suis dit : « Mais en
fin de compte qu'est ce que c'est
que cette famille, et où je suis la
dedans ? ». Je me sentais très en
dehors. Et en même temps, ce
matin, il m'est venu une idée folle
dans la tête... Et je me suis dit en fin
de compte, c'est peut-être qu'il y
aurait eu un avortement, un autre
enfant était prévu... Et puis il n'est
pas venu au monde, mais ma mère
ne m'en a rien dit, elle m'avait
laissée sur le fait qu'un enfant allait

naître, et puis plus rien après »...
Mais ça, je n'ai pas pu le dire... Et
alors ce qui est étrange, c'est que
tout à l'heure il y a eu un lapsus de
ma mère, qui a dit : « Il y a quatre
enfants », et en fait nous ne
sommes que trois enfants. Et ce
que je retiens, c'est qu'il est très
difficile pour moi d'avoir pu parler
pendant cette simulation, je sentais
la difficulté de continuer. Je pense
que tout l'intérêt, c'est
qu'effectivement, à la fin, on allait
commencer à parler ensemble,
quand on a arrêté.

La grand-mère : Alors, moi, ce que
j'ai pensé pendant la simulation,
c'est que ça me donnait une
possibilité en tant que grand-mère
d'avoir un espace pour exprimer ce
qui était très difficile à vivre pour
moi. Ce qui était difficile à vivre,
c'est l'isolement, et surtout la
grande difficulté de dire quelque
chose à mon fils et à ma belle-fille,
sans que cela soit pris pour une
critique sur la façon d'élever les
enfants. Alors aussi, ce qui m'a fait
un petit peu rire, c'est quand le
docteur Carl Whitaker a posé la
question à propos de l'autre grand-
père, disant que l'idée folle était que
sa femme aurait pu être jalouse de
moi, parce que quand elle est
arrivée en retard ce matin, on se
demandait où elle était passée, et il
m'a dit : « ça ne fait rien, tu peux la
remplacer ». Et étant donné que je
pouvais parler dans la thérapie,
parce que, moi, je ne risquais rien
en tant que grand-mère dans la
thérapie, j'ai pu répondre
franchement : « Oui, je pense
qu'elle a de quoi être jalouse ».
Voilà, sinon, il était très intéressant
de pouvoir improviser au fur et à
mesure avec tout le monde, et
effectivement, il a été important
que l'on ne se parle pas entre la
première session et la seconde.

**Mony Elkaïm qui a joué le rôle du
patient :** Alors, plusieurs choses.
Tout d'abord, quand je suis rentré
hier avec la famille, et que ma mère
m'a poussé dans le dos... m'a
poussé régulièrement dans le dos...

« Entre deux
étoiles ».
148 x 114 cm.

et que Carl est intervenu pour dire : « Tiens, vous poussez votre fils », ce qui était intéressant, c'est que moi, cela me sécurisait énormément, parce que ma mère décidait pour moi où je devais aller, je n'avais pas à réfléchir. Et j'ai réalisé que, comme thérapeute, j'aurais peut-être réagi en me disant : « C'est quoi, cette mère qui pousse son fils dans le dos ? » Et comme patient, c'était incroyablement rassurant. Je n'avais pas à prendre de décisions. A un moment donné, pendant la première séance, alors qu'en général, je n'ai jamais mal à la tête, j'ai eu un début de mal de tête. J'ai voulu arrêter Carl pour le lui dire, il ne m'a pas laissé parler, et c'est passé tout seul. Et puis, il y avait ce sentiment étrange, où à la fois j'étais en charge de cette conférence, et à la fois le patient en charge de la famille. Il y avait ce double mouvement de veiller à ce que cela se passe bien, et à la fois j'étais le patient... Et ça m'a semblé, au fond, quelque chose de parfaitement légitime, que le patient prenne en charge les choses. J'avais l'espoir et le soulagement de voir que Carl pouvait me délivrer de cette position. Aujourd'hui, j'ai vécu les choses un peu différemment. J'ai l'impression que cette sorte de frisbee jaune était une espèce de marqueur indiquant celui qui allait porter en ce moment cette famille. Et alors, à un moment donné, je me suis mis à ne plus rien comprendre du tout. Quand Carl a parlé de la possibilité qu'il y ait eu une sorte de relation particulière entre le grand-père et l'autre grand-mère, je me suis rappelé avant que la séance ne commence, quelqu'un avait dit : « Il se peut qu'elle soit morte pendant la nuit. » Et c'était pour moi insupportable, l'idée qu'elle puisse mourir pour que quelque chose puisse se passer entre le grand-père et l'autre grand-mère. Comme si ça allait la tuer. Et j'ai dû tout de suite dire : « Stop, c'est quoi cette histoire, c'est pas possible, arrêtez. » Et comme patient, j'ai vécu une



histoire de vie ou de mort. C'était un enjeu de mort possible. Et alors, à la fin de la séance, Carl m'a donné un coup sur l'oreille qui m'a assourdi, et je me suis dit : « Il n'entendrait plus de voix. »

Le père : J'étais tendu, mais de plus en plus intéressé et fâché aussi contre Carl. Par exemple, quand, avant, nous avons parlé au téléphone, lorsque le docteur paraissait si peu intéressé par le fait de nous voir, et j'ai senti que c'était à moi alors à prendre la responsabilité pour faire en sorte que l'on ait un rendez-vous. Parce que je ne voulais pas tenir compte de ce que ma femme essayait de dire... Je pensais que l'on avait une chance, et qu'il ne fallait pas la gâcher, il fallait voir le docteur. A la fin de tout cela, je me suis senti beaucoup plus fâché et triste que je ne l'ai été depuis longtemps. Je fantasmais que j'allais, lorsqu'on allait rentrer à la maison, devenir beaucoup plus irritable. Ce qui était différent de ma façon d'être habituelle, plus rationnelle.

La mère : Au début, avec le coup de téléphone, j'étais dans la rage et la fascination, parce que, à chaque fois, j'étais renvoyée à la responsabilité de ma demande, de la folie, de la famille. J'étais complètement prisonnière dans la discussion avec Carl, et j'étais en rage. Et pendant la séance, j'ai vécu une dislocation de mon organisation. Je perdais le contrôle de tout ce que je croyais contrôler avant. A la deuxième séance, j'ai joué avec le truc jaune, que j'ai pris je ne sais plus où ; j'avais perdu ma vigilance par rapport à

Carl Whitaker, et par contre j'étais très impressionnée par le rôle de mon mari à ce moment-là. Je crois que j'avais de la reconnaissance pour lui, de ce qu'il tient ce rôle d'intermédiaire, de lien avec le thérapeute, et je pense que j'avais des sentiments de tendresse, à la fin, pour lui...

La grand-mère : Je crois que j'ai choisi de jouer le rôle de la grand-mère, enfin des grands-parents complètement hors du coup, comme l'on dit, qui ne veulent rien comprendre et rien voir, et qui vivent dans un présent fossilisé. Ceci étant dit, en dessous il se passe des tas de choses : la preuve, cette histoire de mort qui se promène... Ça m'a beaucoup surpris, parce qu'en-deçà du rôle, il y a des choses qui passent... Et à mon sens cela veut dire qu'il ne peut pas y avoir deux personnes à la même place, et qu'à partir de là, la solution radicale dans l'imaginaire, c'est la mort... Et cela m'est apparu particulièrement en contrepoint avec l'immobilisme de ce qui se passait au niveau de la thérapie simulée. Autrement, je trouvais que ma fille était prise comme responsable, et que cela m'était absolument insupportable.

Le grand-père : Hier, pendant la séance de l'après-midi, il y a eu un instant de confusion dans la traduction, et vous avez fait un lapsus. Quand vous avez parlé du père du père... On ne comprenait plus rien, c'était confus. J'étais dans la situation paradoxale de jouer le grand-parent, alors qu'il y avait tant de parents dans la simulation et

s la salle. J'enviais surtout la tation de Mony, parce que j'avais ôt envie de faire comme lui.

rofesseur : J'ai eu peur, moi ord. Je voulais jouer, mais je ais pas réalisé que j'étais le esseur de Mony, et c'est le petit e qui me l'a dit. J'ai beaucoup récié tout le temps où le apeute a parlé à la consultante. ussi été contente, en tant que esseur, d'être reconnue et tendre ses remerciements. Mais e suis rendue compte que je mpliquais trop, il me l'a dit, et ça fait l'effet d'une douche froide. is contente d'être assise à côté petit frère, parce que c'était ça j'avais emporté hier, à l'autre nce... sa peine. Et la perspective oir la famille se retrouver entre sans les thérapeutes, ça m'allait , parce que ça me remettait à place, qui était extérieure, et je se que je n'aurais pas été à e réunion.

onsultante : C'était une ellente expérience pour moi de eurs façons. D'abord, je n'étais là hier, et c'était merveilleux de comment Carl a utilisé ce fait mme partie de la situation. Donc, avait une réalité qui servait de exte et qui est devenue une ie intégrale de la thérapie. Et aît une façon excellente de fier des points devant la famille. aît une variation sur plusieurs ses qui ont continué depuis le art, jusqu'à maintenant. Il vaît ne pas y avoir de secret s la famille, comme nous ons aucun secret entre nous. rs, à la fin je répétais ce thème, mme le leitmotiv du concerto. Je ais tout comme une métaphore, aît merveilleux d'avoir la sibilité de jouer les deuxièmes ons, j'ai sauté sur l'occasion. e que je le regarde travailler uis au moins cinq ans, et ntenant le moment est venu de quelque chose avec lui. Donc, décidé d'être sa co-thérapeute r voir quelle impression cela me nait. Et c'était une expérience

sécurisante, que j'ai eue avec lui. En tant que co-thérapeute avec lui, j'avais une impression d'être en complète sécurité. Et pour plusieurs raisons : d'abord, j'ai beaucoup d'admiration pour son pouvoir, je l'ai vu en action plusieurs fois ; et pour moi, le sentiment qu'il a de contrôler existe. Il a tellement de contrôle qu'il peut être aussi fou qu'il le veut. C'est pour moi quelque chose que j'aimerais avoir moi-même. Aussi, j'ai complètement confiance en lui. Pas simplement parce que c'est un professionnel hors pair, mais aussi comme être humain. Donc, la sécurité que je ressentais, m'offrait un sentiment de liberté merveilleux.

Carl Whitaker : C'était une situation très classique pour moi. Ce qui était le plus gentil, c'est que cette fois j'étais la mère ; elle, c'était le père. Donc, quand elle est revenue de faire son cross à travers le pays, je lui ai raconté comment ça c'était passé avec les enfants. Est-ce qu'elle pouvait me donner quelques idées sur le lendemain, sur ce qui allait se passer?... Son rôle comme consultante ne continuerait pas comme co-thérapeute. Moi, je serais le parent de ses enfants adoptifs... Et elle me donnait de l'aide de l'extérieur, en conseil, de l'aide intellectuelle. Ça m'a donné l'occasion de parler avec eux à travers elle. Etre, en fait, une personne exécutive au niveau de l'intelligence, afin d'expliquer mon rôle véritable d'être leur mère. Si elle continuait comme co-thérapeute, le vrai thérapeute serait nous, nous pourrions interchanger les rôles d'être exécutif ou nourricier l'un après l'autre. Cela me semblait relativement classique, ce que nous faisons. Ce qui était fou, ce n'était pas vraiment de la folie ; deux ou trois fois, j'ai eu quelques idées d'associations libres, mais la plupart étaient simplement un recadrage dans la lignée des dynamiques familiales. Comme dirait Mony, le fils était l'arrière-grand-père. Car c'était lui qui protégeait

tout le groupe. Ça, ce n'est pas de la folie, c'est simplement la dynamique psychologique. Ce qui est peut-être difficile à comprendre, je pense c'était que délibérément j'essayais de dégonfler le rôle du bouc émissaire... Le bouc émissaire est peint dans des couleurs vives. Et une des choses les plus normales à faire, c'est de se défaire de ce rôle spécial qu'a le bouc émissaire. Ce qui est futé dans la thérapie familiale, c'est de forcer la famille à croire qu'il n'est pas là. Et parfois, c'est très difficile. Et ce que vous pouvez faire, c'est de dire à des gens : « Taisez-vous, je parle à quelqu'un d'autre. » Et ça, c'est un pouvoir d'assomption, mais ce n'est pas un pouvoir véritable. Je veux connaître toute la famille, je connais déjà le bouc-émissaire. Le quatrième problème, c'est le fils qui est fou ; le numéro trois, c'est la grand-mère paternelle qui est en train de mourir ; le numéro deux, c'est la famille en souffrance. J'ai compris ce truc grâce à quelqu'un qui a écrit un essai magnifique, en disant que la bombe atomique, c'est le problème numéro deux, le problème numéro un étant que personne n'y croit. Le problème numéro un, c'est que le thérapeute, il a un délire qui peut traiter n'importe quoi. Et la raison de cela, c'est que des gens comme nous, qui croyons que nous pouvons aider des gens à dépasser leurs propres problèmes, nous n'avons pas dépassé les nôtres, nous avons sûrement des délires de grandeur. Nous pensons que nous sommes des supermamans. Ce qu'on a accompli ici, c'était de dépasser leur idée que moi j'étais la mère toute-puissante. Et peut-être de m'aider, moi, à dépasser mon délire d'être une mère toute-puissante. Et ça, c'est l'intention de ce premier entretien qui serait le dernier ; et le deuxième serait le dernier ; et chaque entretien sera le dernier. Un vieil analyste a dit que la psychothérapie est un processus entre deux personnes, dont l'une est pétrie d'angoisse, on ne peut qu'espérer qu'il parlait du patient.